

Léon Bloy et l'attente de l'Apocalypse

par Juan Asensio

Les Brandes, numéro premier, janvier 1997 : *L'Antichrist*.



« Plus d'un demi-siècle d'avance, lorsque le petit Hitler était un enfant innocent, [Bloy] a l'air d'avoir épelé en rêve le nom des nouveaux dieux, erré dans les Dachau et les Buchenwald, ou dans d'autres camps d'agonie que nous ne connaissons pas encore, que nous ne connaîtrons jamais [...] ; il a respiré l'odeur des fours crématoires, senti coller à sa peau la grasse suie humaine, il a vu crouler les villes sous la lune et le ciel de Dieu, le ciel innocent, ouvert d'outre en outre par l'éclat aveuglant de la bombe atomique, mais de ces visions, le moment venu de les révéler au monde, il ne lui reste que l'horreur, et la certitude que cette horreur ne ment. Qu'importe ! son témoignage n'est pas celui d'un homme qui prévoit, mais d'un homme qui voit, qui est seul à voir ce qu'il voit, les yeux fixés sur ce point de l'histoire, l'index tendu, parmi la foule horrible des badauds. »

Écrit en février 1947, *Dans l'Amitié de Léon Bloy, Écrits et Essais de Combat*, t. II (Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1995), p. 1232.

« Les couronnes des Roys tombent à terre, les sceptres des Empereurs se froissent et cassent, la gloire des républiques flestrit, mais l'Eglise ne peut estre esteinte ny estoffee : car l'ancre sacree qui la retient est tenue de la main de celuy qui ne peut estre remué de sa place. »

L'Antichrist de Florimond de Raemon (Lyon, J. Pillehotte, 1597), p. 753.

« Si veront tot lo ciel ovrir
E foudre dou ciel descendra
Qe parmi lo cors le fendra
E l'ardra tot devant la jient

E ventera la poudre au vent. »

Version anonyme de l'Antichrist, Deux versions inédites de la Légende de l'Antichrist,
Champion, 1928, v. 218-222, p. 10.

Les quelques lignes qui vont suivre ne constituent pas cet étrange et prétentieux condensé d'approximations qu'il est convenu d'appeler un *article*, mais plutôt, elles se veulent une invitation à la lecture de Léon Bloy, écrivain et polémiste de la fin du 19^e siècle, admirateur de Barbey d'Aurevilly et de Baudelaire, admirateur de Lautréamont qu'il découvre presque, de Villiers de l'Isle-Adam dont il envie la misère idoine, furieux contempteur du Huysmans de *Là-Bas* et d'une multitude d'autres écrivains dont il avoua parfois, en ayant toutes les peines du monde à comprendre son propre stupide aveuglement, avoir été l'ami, coupable de sympathie ou d'admiration passagère. Léon Bloy, père spirituel de Péguy et de Bernanos, loué, ce qu'on ignore souvent, par Borges qui découvrit dans les déconcertantes paraboles du *mendiant ingrat* les bizarres concrétions de ces labyrinthiques paradoxes ; Léon Bloy, prince des Voyants plutôt que Rimbaud qu'il ignore superbement, Léon Bloy dont les beuglements géniaux semble encore douloureusement se cogner contre les murs capitonnés de notre siècle fou, dont il a vu la misère et la fiévreuse douleur comme du haut de sa colonne de stylite pamphlétaire.

Un monde livré au mal et à Satan

C'est l'assurance, c'est la certitude désespérées de la présence, en notre monde, du Mal et de son maître, Satan, qui est l'étonnement premier du lecteur et comme l'entrée la plus évidente, la plus absolument irrécusable, dans l'oeuvre de Léon Bloy. Le monde est livré au Mal, c'est-à-dire : la Création tout entière, chaque parcelle inoffensive et anodine de matière ou de vie, la nuit bien sûr, comme demeure traditionnelle des démons, mais aussi le jour, la place déserte du recoin le plus inexploré de la planète, tout comme la bacchanale ennuyeuse, la morne et fastidieuse ronde des vices de la grande cité moderne : Paris. Satan, nous dit l'auteur, *ceint la terre de ses deux bras immenses comme d'une écharpe de deuil et de mort, comme le mare Tenebrosum de la cosmographie des anciens. Rien ne se dérobe à son étreinte, rien...*, excepté, ajoute Bloy, *la liberté crucifiée [de l'homme] avec Jésus-Christ. Hors de ce calvaire, il est maître de tout et on peut l'étiqueter du nom de toutes les influences néfastes de la vie.* Et l'écrivain d'ajouter que, quand nous ne parlons pas à Dieu ou pour Dieu, c'est au Diable que nous parlons et il nous écoute... dans un formidable silence.¹ Ailleurs, Bloy, dans une image qui rappelle celle chère aux vieux textes apocryphes de *La Bible*², écrit que *c'est l'immobile Serpent qui tient le cœur humain dans sa gueule, depuis le commencement du monde*³.

Monde livré à son Prince, Satan, qui parcourt toutes les routes de turpitude et de débauche, monde livré au Mal depuis l'heure maudite du Premier Péché : nous ne sommes plus que les spectateurs de l'événement irrévocable qui a chassé l'homme de l'Éden, et l'écrivain n'est désormais rien de plus que le poète du Mal. *Il n'y a pas à dire. Ce monde est en chute, depuis des milliers d'années. Il subit la loi de la chute qui consiste à s'accélérer d'une manière effroyable.* Il nous faudrait mille pages pour étudier la figure de Satan chez Léon Bloy⁴ : qu'il nous suffise de dire que, comme Baudelaire et

¹ Ces lignes, ainsi que celles qui les précèdent, sont tirées du *Révélateur du Globe, Oeuvres de Léon Bloy*, t. 1, Mercure de France, 1964, pp. 37-38. Toutes les références aux oeuvres de Bloy, sauf exception, son empruntées à cette édition, et seront dorénavant signalées par le sigle O., suivi du numéro du tome.

² Baruch, conduit au troisième ciel par un ange, observe un serpent dont l'aspect était celui d'une roue. Et il me montra poursuit Baruch, l'Hadès ; son aspect était ténébreux et souillé. Et je dis : "Qui est ce serpent ? Et qui est ce monstre qui l'entoure ?" Et l'ange dit : "Ce serpent est celui qui mange le corps de ceux qui ont passé leur vie dans la malice", cf. III Baruch, in *Ecrits Intertestamentaire*, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1992, pp. 1152-1153.

³ *Le Sang du Pauvre*, dans O., t. IX, 1983, p.115.

⁴ Bernard Sarrazin : *L'interprétation symbolique de la Bible par Léon Bloy (Contribution au symbolisme religieux à la fin du XIX^e siècle)*, t. 1 et 2, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1976, voir en particulier le chapitre intitulé "Démonologie, diabolisme de Bloy, au 19^e siècle, ou la fin manquée de Satan".

Barbey avant lui, l'écrivain redonne une consistance réelle au Réprouvé, après les errances ectoplasmiques du païen — et paillard — romantisme : *La notion du Diable est, de toutes les choses modernes, celle qui manque le plus de profondeur, à force d'être devenue littéraire. À coup sûr, le Démon de la plupart des poètes n'épouvanterait pas même des enfants. Je ne connais qu'un seul Satan poétique qui soit vraiment terrible. C'est celui de Baudelaire, parce qu'il est SACRILÈGE. Tous les autres, y compris celui de Dante, laissent nos âmes bien tranquilles [...]. Mais le vrai Satan qu'on ne connaît plus, le Satan de la Théologie et des Saints Mystiques, — l'Antagoniste de la Femme et le Tentateur de Jésus-Christ, — celui-là est si monstrueux que, s'il était permis à cet Esclave de se montrer tel qu'il est — dans la nudité surnaturelle du Non-Amour, — la race humaine et l'animalité tout entière ne pousserait qu'un cri et tomberait morte...*⁵

Pas même la Croix, aux yeux de l'auteur, n'a pu faire autre chose qu'*atténuer la catastrophe*⁶. Ainsi notre univers, loin de la chaleur première qui présida à son enfantement, toute amoureuse et jalouse de sa splendide création, est-il condamné à sentir que le *froid augmente*⁷, que l'homme est abandonné à son sort, infernal selon Bloy puisqu'à jamais, la seule monnaie d'échange qui semble présider aux rapports des hommes entre eux est la haine⁸ ; et cette constatation n'est pas toujours, loin s'en faut, objet de plaisanterie, comme dans ce propos en exergue de l'année 1902 : *Les damnés n'ont d'autre rafraîchissement, dans le gouffre de leur torture que la vision des épouvantables faces des démons. Les amis de Jésus voient autour d'eux les chrétiens modernes et c'est ainsi qu'ils peuvent concevoir l'enfer.*⁹ Tombant dans le Mal, continuant d'y tomber — car la *Chute n'est pas un fait accompli autrefois et dont nous subissons les conséquences*. Nous tombons toujours¹⁰ —, quel acte d'infinie bravoure l'homme peut-il, non, quel acte *doit-il* tenter, si ce n'est celui d'entreprendre la recherche désespérée du Paradis ? *Il n'est au pouvoir d'aucun homme de ne pas chercher le Paradis, fût-ce dans le désespoir. Mais, alors, c'est le Paradis terrestre.*¹¹ Et alors, c'est la douleur qui se fait notre mystérieuse conductrice, cette Douleur bloyenne élevée, par la promotion inimaginable de la Croix, au rang de surnaturelle et féconde réalité : *La Douleur n'est pas notre fin dernière, c'est la Béatitude qui est notre fin dernière. La Douleur nous conduit par la main au seuil de la Vie éternelle.*¹²

Le constat amer de la déréliction du Monde, de son péché infini chaque jour, chaque instant de nouveau perpétré par l'homme, par le chrétien, ce constat seul, aussi désespéré qu'il paraisse, ne semble pourtant pas devoir suffire à la colère hallucinée de Léon Bloy. Il lui faut affirmer, à la face de tous, et, d'abord, à celle des chrétiens, que le monde lentement est empoisonné par une mort double, que chaque nouvelle aube ne peut plus se nourrir que des chairs pourries de deux cadavres immenses en décomposition.

Mort de l'Église et absence de Dieu

Mort de la Chrétienté de France, écroulement de sa magnifique mission reconduite de siècle en siècle, et qui, sans que personne ne s'en alarme, vient buter sur la médiocrité et la tiédeur de la plus inconsistante époque. Déréliction de l'Église, son nauséux et lent évanouissement, son affadissement spectral, voici évoquée dans un rêve — à la date du 21 avril 1900 — l'agonie surnaturelle : *Songe extraordinaire. J'étais avec P[aul] Bourget [...] et nous regardions ensemble une grande forêt, d'un point élevé. Rien n'était plus beau que cette forêt. Seulement les têtes des arbres mouraient, la forêt tout entière empoisonnée par les racines. C'était l'ÉGLISE.*¹³ Comme le monde, le christianisme se refroidit, inexorablement, puisque, aujourd'hui, *il n'y a plus rien, sinon quelques pauvres âmes dispersées, souffrantes, vomies par le monde, qui n'attendent plus que le martyr ; un minuscule troupeau d'âmes évangéliques et simples sur qui l'ombre de Saint Pierre a passé et qui constituent*

⁵ *Le Révéléateur du Globe*, p. 36.

⁶ *Belluaires et Porchers*, dans *O.*, t. II, 1964, p. 312.

⁷ *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, (*Journal de Léon Bloy*, 3^e volume), Mercure de France, 1958, p. 55.

⁸ *Ibid.*, *id.*

⁹ », p. 89.

¹⁰ *Celle qui Pleure*, dans *O.*, t. X, 1970, p. 175.

¹¹ *L'Invendable*, (*Journal*, 4^e volume), Mercure de France, 1958, p.332.

¹² *Ibid.*, *id.*

¹³ *Mon Journal* (*Journal*, 2^e volume), Mercure de France, 1954, p. 396.

*l'Église actuelle des Catacombes.*¹⁴ Et inlassablement, Bloy entonne la litanie qui résonne seule dans les espaces vides de cette Église qui se meurt : *La Foi est tellement morte qu'on en est à se demander si elle a jamais vécu, et ce qui porte aujourd'hui son nom est si bête ou si puant que le sépulcre semble préférable.*¹⁵ Et encore, l'auteur de redire qu'en ce moment, *on ne voit plus rien d'aucun côté et la pensée humaine est environnée d'un silence tel qu'on a l'air de faire la veillée des morts autour du cercueil de la société chrétienne.*¹⁶ Et encore, de dire que les saints sont le sel de la terre, puisque *Dieu n'a fait la race humaine que pour qu'elle lui donnât des Saints et, quand cette race n'en aura plus à lui donner, inévitablement l'univers se dissipera comme une pincée de poussière.*¹⁷ Et encore, d'écrire que tout, absolument tout *nous manque indiciblement. Nous crevons de la nostalgie de l'Être. L'Église qui devrait allaiter en nous le pressentiment de l'Infini, elle aussi, elle d'abord, "agonise"*¹⁸. *Vous avez promis de revenir [...] pourquoi donc ne revenez-vous pas ? Des centaines de millions d'hommes ont compté sur votre Parole, et sont morts dans les affres de l'incertitude. La terre est gonflée des cadavres de soixante générations d'orphelins qui vous ont attendu. Vous qui parlez du sommeil des autres, de quel sommeil ne dormez-vous pas, puisqu'on peut vociférer dix-neuf siècles sans parvenir à vous réveiller ?...*¹⁹ Telle est l'invocation terrible que Bloy place dans la bouche de son désespéré, Caïn Marchenoir. L'absence de Dieu, sa mort, l'auteur, après tant d'autres, ne peut que la constater, ne peut que s'en lamenter, ne peut que la crier dans les ténèbres : *Tout à coup, la nuit ayant achevé de dérouler sur nos têtes son plus sombre manteau — un cri, un seul cri, plus effrayant que tous les spectres qui eussent pu nous apparaître — le cri d'une douleur suprême, accouchant d'une mort désespérée — se fit entendre à côté de nous, dans ces ténèbres palpables que nos yeux démesurément ouverts n'avaient plus la force de pénétrer.*²⁰ Privé de Dieu parce qu'ils ne veulent pas L'aimer, les hommes souffrent, et ne peuvent même plus donner de nom à leur souffrance, qui devient alors vide et absurde, lorsqu'elle ne cherche point, comme une stérile et morbide échappatoire, la tentation du satanisme, que Bloy fustigera lors de la publication en volume du *Là-Bas* de Huysmans : *Cette fin de siècle redoutable et chargée de mystère, comme la plupart des fins de siècle, offre à l'observation philosophique cette énorme singularité morale d'un assez grand nombre d'hommes livrés aux poignantes angoisses d'un spiritualisme sans issue et qui n'est précisé par aucune forme religieuse.*²¹ Lente déliquescence du christianisme et comme son retour au paganisme, mais à un paganisme qui n'a plus même le ressort de la passion, de la fureur et de l'ivresse : *Vous parlez de jouir, écrit Bloy à ses contemporains, et vous n'avez pas même le triste génie de jouir avec l'intense profondeur des voluptueux du paganisme, dont vous n'avez sucé que les vieilles phrases sans en retenir le diabolisme essentiel.*²² Nous parlons de satanisme, comme en compensation de la mort de Dieu. Eh bien, ce satanisme, Bloy en refuse même la noire ivresse, car le Diable, tout comme Dieu, n'est pas là où on le croit et en tout cas, il n'est sûrement pas dans la messe noire de carton-pâte du chanoine Docre, ce prêtre *à-rebours* imaginé par Huysmans. Où donc, alors, se trouve, en littérature, le vrai diabolisme ? Chez Baudelaire ou Barbey d'Aurevilly, chez ces écrivains qui, enragés de ne pas trouver Dieu, l'invoquent du fond des Enfers depuis lesquels ils crachent au Ciel leur haine et leur désespoir ; ainsi, parlant de Rollinat, Bloy écrit : *Un tel spiritualisme ressemble à une conception dantesque. C'est une espèce d'enfer réalisé dans un seul cœur, un enfer vide d'espérance et plein de Dieu comme l'autre enfer, mais d'un Dieu qu'on ne voit pas et qu'on est enragé de ne pas voir.*²³ Oui, Dieu semble bel et bien définitivement l'absent prodigieux relégué dans les oubliettes d'une époque stupidement superstitieuse, et Bloy, inlassablement, de répéter : *Dieu est absent comme il ne le fut jamais. Le lieu commun des psaumes qui faisait trembler les vieux Hébreux, le "ne dicant gentes : ubi est Deus eorum" est enfin réalisé dans sa plénitude.*²⁴ À moins que... À moins que, il faut s'y

¹⁴ *Introduction à la Vie de Mélanie, O.*, t. X, 1970, p. 280.

¹⁵ *Dans les Ténèbres, O.*, t. IX, 1983, p. 291.

¹⁶ *Le Révélateur du Globe, op. cit.*, p. 85.

¹⁷ *Ibid.*, p. 135.

¹⁸ *Belluaires et Porchers, op. cit.*, p. 177.

¹⁹ *Le Désespéré, Mercure de France*, 1914, pp. 373-374.

²⁰ *La Méduse Astruc, O.*, t. IV, 1965, p. 30.

²¹ *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions, O.*, t II, 1964, p. 152.

²² *Ibid.*, p. 25.

²³ ", p. 152.

²⁴ *Le Fils de Louis XVI, O.*, t. V, 1966, p. 98.

attendre, Dieu ne soit absent du monde et des cœurs qu'en apparence, ayant choisi la "petite voie" si chère à la sainte de Lisieux ; alors, il faut chercher Dieu à l'endroit le plus évident, mais aussi le plus méprisé donc, le plus prodigieusement inconnu : chez les Pauvres, dans la Pauvreté, chez le Pauvre, et Bloy, alors, de se lamenter : *Mais quelle folie furieuse d'essayer de faire comprendre aux contemporains qu'aussi longtemps que Dieu n'aura pas été aboli par un décret sans retour, il faudra, de toute nécessité, qu'absent de leur cœur et de leur pensée, il soit néanmoins au milieu d'eux !... Au milieu d'eux !* sous une forme humaine !...²⁵ Oui encore, la France n'est incurable que de Dieu²⁶, écrit superbement Léon Bloy, mais le drame immense et le péché, c'est qu'elle feint de l'ignorer...

Alors, la mission de l'écrivain, sa vocation — *vocatus*, dira Bernanos — claire, la plus éclatante, est de crier et de crier encore, d'appeler les hommes, de leur vociférer qu'ils ont oublié le Christ, Dieu et le Pauvre. Il faut se faire, aux yeux de tous, monstre, ce monstre scandaleux que voulait devenir Rimbaud pour être voyant ; il faut devenir objet de scandale, pour crier aux hommes qu'ils sont devenu le désert immense où toute présence surnaturelle a été abolie, non plus le désert, plein du souffle d'El Shaddaï, de l'épreuve d'Abraham, mais la muette étendue vide du samedi de l'absence. L'étonnant alors, est moins de voir que Bloy, tout comme les prophètes de *L'Ancien Testament*, n'accepte cette mission qu'à contrecœur, parce qu'elle le dépasse et parce qu'il ne peut cependant la refuser, à moins de se renier, à moins de renier Dieu : *Pamphlétaire! Sans doute que je le suis, pamphlétaire, parce que je suis forcé de l'être, — vivant, comme je peux dans un monde ignoblement futile et contingent, avec une famine enragée de réalités absolues. Tout homme qui écrit pour ne rien dire est, à mes yeux, un prostitué et un misérable, et c'est à cause de cela que je suis un pamphlétaire.*²⁷

Pour Bloy, un écrivain qui ne dit rien à nos âmes est le plus vil des esclaves et le plus révoltant des histrions. Il profane le langage humain — le langage que Dieu a parlé.²⁸ Pour Bloy, et malgré qu'il affirme être une manière de désespéré, ne croyant guère au relèvement de ce [qu'il] voi[t] si profondément déchu²⁹, toujours il faut prendre la parole, la conquérir mais aussi l'accepter, si le prophète, si le pamphlétaire est d'abord celui qui ne peut qu'accepter une parole, un Verbe qui n'est pas le sien. Prendre ainsi la parole, prendre une écriture et une voix douloureuses suprêmement, c'est dire que les œuvres et les hommes sont immédiatement solidaires, sous peine de néant, et, ajoute Bloy, quand l'œuvre mérite la trique, c'est sur les omoplates de l'homme que la trique doit tomber³⁰ : une telle compénétration entre l'œuvre et l'homme, entre l'homme qui ne peut refuser cette parole vraie qu'il sent vouloir bondir hors de sa bouche, et l'œuvre, austère, terrible, peut-être folle, qui se fait le réceptacle modeste de la colère de Dieu, une telle indissociable union est souffrance, est le malheur certain pour cette vie d'homme qui en est comme le creuset de fermentation... et la première victime, est aussi incroyable solitude — *je chemine*, nous dit Bloy, *en avant de mes pensées en exil, dans une grande colonne de Silence*³¹ mais aussi, est incroyable tout autant, la certitude de l'amour, la preuve de l'amour que charrie une parole qu'on croyait uniquement pleine de colère : *Ma colère est l'effervescence de ma pitié*³², écrit Bloy, ou encore, *Pamphlétaire ! Ah ! je suis autre chose, pourtant, et on le sait bien. Mais quand je le fus, c'était par indignation et par amour, et mes cris, je les poussais, dans mon désespoir, sur mon Idéal saccagé !*³³ Et qu'importe si, en guise d'épilogue vain, une dernière fois, l'auteur doute terriblement : *Je le confesse, j'ai souvent espéré, à cause d'une certaine puissance de parole, de traîner vers Dieu des multitudes. Que s'est-il réalisé de ce rêve ?*³⁴ oui, qu'importe, puisque, au moins une seule fois, irrémédiablement, à éclaté l'appel clair et souverain, et que Bloy y a répondu.

Mais ce colossal imprécateur, cet irréductible impatient de la Parousie, est aussi, est d'abord un minutieux lecteur, un déchiffreur patient des signes minuscules, ridicules et épars, colossaux et

²⁵ *Ibid.*, p. 100.

²⁶ *L'Ame de Napoléon, O.*, t. V, p. 333.

²⁷ *Belluaires et Porchers, op. cit.*, p. 170.

²⁸ *Propos d'un entrepreneur de démolitions, op. cit.*, p. 27.

²⁹ *Ibid.*, p. 77.

³⁰ *Ibid.*, *id.*

³¹ *Le mendiant ingrat (Journal de Léon Bloy, 1^{er} volume)*, Mercure de France, 1954, p. 33.

³² *Ibid.*, p. 88.

³³ ", p. 87.

³⁴ *Quatre ans de captivité...*, *op. cit.*, p. 154.

invisibles, du *Deus absconditus* du prophète. Car, constater l'absence réelle de Dieu dans l'âme et le monde de nos contemporains, loin de toute prétentieuse et irresponsable cécité ecclésiale qui minimiserait l'angoisse de l'incompréhensible vacance, c'est, dans une tentative dont il est inutile de souligner les ressemblances qu'elle présente avec la démarche de la Kabbale, avec celles d'innombrables écrivains du Moyen Âge et du haut Moyen Âge, de ces 15^e et 16^e siècles où l'univers est déchiffré comme s'il était le grand Livre de Dieu, tenter de déchiffrer, dans la banalité, la boue et l'ordure du siècle, les hiéroglyphes du Dieu caché, s'il est vrai que la moins conséquente des méditation ramène *cette simple vue d'un seul Geste infini, produit par un Être absolu, et répercuté dans l'innombrable diversité apparente des symboles*.³⁵ Nous avons dit que le pauvre était, dans l'esprit de Bloy, la face réelle de Dieu. Il en est une autre, privilégiée par l'écrivain, non sans que celle-ci ne soit exempte de quelque exagération ; si Dieu est absolument tout, si l'univers est le livre dans lequel Sa parole est écrite, alors il ne faut pas craindre de La chercher dans le Mal même, qui n'est sans doute rien d'autre que la figuration inversée de l'oeuvre du Bien. L'intention de pareil déchiffrement des hiéroglyphes de la boue et de l'ordure, comme le remarque Pierre Boutang, a sans doute une vertu apologétique : *Le mal et la bassesse sont la seule transcendance qui puisse, à la rigueur, éveiller un monde assez oublieux des hiérarchies universelles pour se faire raison de son ignominie et la résorber dans la nature. A l'heure des Des Esseintes ou du premier Bourget, il es bon, il peut être salutaire, qu'à la décomposition raffinée il soit répondu par une plus réelle et violente pourriture*.³⁶ Au-delà pourtant de l'anecdote moralisatrice, dans cette confrontation spéculaire des deux abîmes, dans cette invocation de l'un par l'autre, de celui d'en haut par celui d'en bas et inversement, c'est toute la modernité tragique d'un Bernanos par exemple qui est annoncée : il est faux de croire que l'homme contemporain se détourne de Dieu. Simplement, c'est son signe de réprouvé que d'avoir à Le chercher dans les ordures...³⁷

Mallarmé pensait que l'univers devait aboutir à un Livre, sorte de Dieu incompréhensible, laïc bien que sacré et hermétique ; Bloy, en grand lecteur de Joseph de Maistre, inverse l'ordre des événements : le Livre est déjà donné, hermétique *mais lisible*, et l'écrivain doit se faire lecteur, interprète de la Nature arrimée au Divin par la chaîne infinie des similitudes³⁸. Ne multiplions pas les exemples de cette universelle Identité de toute chose avec toute chose, de tout être avec tout être : à vrai dire, l'oeuvre entière de Bloy n'est que l'illustration de cet universel déchiffrement ; bornons-nous à donner quelque exemple tiré de *L'Âme de Napoléon*, l'un des ouvrages de Bloy qui pousse le plus loin cette quête des signes cachés : ainsi, s'il est vrai que *tout homme est symbolique et c'est dans la mesure de son symbole qu'il est vivant*³⁹, il serait vain et idiot de croire que, en s'attachant à la figure historique de Napoléon, comprendre l'Histoire serait ne pas admettre qu'elle est *toute entière [...] synoptique et simultanée, à ce point qu'il est possible de juxtaposer et d'annexer étroitement, sous le regard, les événements les plus disparates ou les plus distants*⁴⁰. Certes, puisque, dans l'esprit de Bloy, *La durée est une illusion consécutive à l'infirmité de la nature humaine déchue*⁴¹, et que *Les faits historiques sont le Style de la Parole de Dieu*.⁴² Si le temps n'est qu'une illusion diabolique, il ya fort à parier que l'espace lui aussi n'est pas réel ; l'un et l'autre abolis, la lecture patiente à laquelle se livre le romancier de Dieu, dès lors, n'est plus que le déroulement, dans l'imparfaite concaténation de l'écriture, de la Totalité que Bloy a contemplée dans l'Aleph borgésien de l'Analogie, de l'Identité. Si tout se tient, puisque rien ne peut prétendre être hors de la sphère divine⁴³, *je*, mais tout autant n'importe quel être

³⁵ *Le Désespéré*, La Table Ronde, coll. "La Petite Vermillon", 1997 p. 103.

³⁶ Pierre Boutang dans l'article intitulé "Léon Bloy, pèlerin du saint tombeau", *Léon Bloy*, Les Dossiers H, éd. L'Age d'Homme, 1990, p. 136.

³⁷ Les exemples de cette quête inversée sont innombrables, et ne sont, du reste, pas spécifiques aux seuls 19^e et 20^e siècles : la littérature du Moyen Âge est coutumière de tels jeux de miroir.

³⁸ Voir, pour l'étude de quatre d'entre elles, *Les mots et les choses*, Gallimard, coll. "Tel", 1990, en particulier le deuxième chapitre intitulé "La prose du monde".

³⁹ *L'Âme de Napoléon*, op. cit., p. 273.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 292.

⁴¹ *Ibid.*, id.

⁴² ", p. 283.

⁴³ Selon la proposition extrême d'Angelus Silesius, dans son *Errant chérubinique : Dieu est proche de Belzébuth comme du Séraphin, Si ce n'est que Belzébuth lui tourne le dos*, V, 72, *Dieu est de tout également proche*, p. 171. Chez Bloy, comme plus tard dans nombre de contes de Borges, affirmer que Dieu est toute chose, c'est ne pas craindre d'affirmer qu'il est à la fois le Bien et le Mal, à la fois Abel et Caïn : *Qu'il suffise d'observer que le Seigneur, ne pouvant parler que de Lui-même, est*

humain, est au centre du macrocosme dont il n'est pas une partie, ni même le moyeu ptoléméen autour duquel gravite l'univers, mais une portion, mieux, une monade, le miroir en énigme. *Il reste ceci, pour Napoléon et pour la multitude de ses inférieurs, qu'on est tous ensemble, des figures de l'Invisible et qu'on ne peut remuer un doigt ni massacrer deux millions d'hommes sans signifier quelque chose qui ne sera manifesté que dans la Vision béatifique.*⁴⁴

L'attente apocalyptique du Christ

Déchiffrer les signes de l'irréfutable présence pour en remplir les béances de l'indifférence de ses contemporains, il n'y a qu'un pas entre l'office de la lecture et celui de l'augure, ou plutôt, de la prophétie brûlante, au sens strict du mot, de la révélation qu'est l'Apocalypse. Nous l'avons assez répété, le moment du plus grand abandon est arrivé, celui qui consacre notre misère la plus terrible, celui où même la contemplation de la Croix du Christ nous fait souffrir. Croix d'ailleurs elle-même abandonnée, non plus triomphante comme le Moyen Âge si innocent s'est plu à l'imaginer, mais *noire et basse, au centre d'un désert de peur aussi vaste que le monde ; non plus lumineuse comme dans les images des enfants, mais accablée sous un ciel sombre que n'éclaire pas même la foudre, l'effrayante Croix de la Déréliction du Fils de Dieu, la Croix de Misère* !⁴⁵ Oui, cette époque, la nôtre, ressemble à une autre, celle du Moyen Âge, pleine de ténèbres remplies de *dragons et de cérémonies infernales*, mais, également, elle ne lui ressemble plus, car le Moyen Âge, c'est d'abord *l'agenouillement universel dans l'adoration ou dans la terreur. Les blasphémateurs eux-mêmes étaient à genoux, parce qu'il n'y avait pas d'autre attitude en la présence du Crucifié redoutable qui devait juger tous les hommes [...]. On était toujours à la Mort du Christ et le soleil ne se montrait pas.*⁴⁶ L'époque du plus grand abandon, l'époque du plus cuisant abandon, du plus douloureux dédain de Dieu, c'est la nôtre puisque *Nous voici donc, aujourd'hui, au bord du gouffre, privés de foi et totalement dénués de la faculté de voir, également incapables d'aimer et de comprendre.*⁴⁷ Un tel abandon, n'est-ce pas légitime espérance que de le voir préfigurer, annoncer un âge nouveau ? : *Serait-ce que nous touchons enfin à quelque Solution divine dont le voisinage prodigieux affolerait la boussole humaine ?...*⁴⁸

Oui. Et voici que, dans cet obscurcissement du monde déchu de sa place véritable et de son rang, l'attente de Celui par lequel toute chose doit être consommée, Celui dont personne ne connaît le nom, Antichrist ou Paraclet, devient une certitude. Écoutons, en conclusion de la superbe parabole que Bloy nous dit avoir apprise de la bouche d'Ernest Hello⁴⁹, ces mots : *Jésus n'avait obtenu des Juifs que la haine, et quelle haine ! Les Chrétiens feront largesse au Paraclet de ce qui est au-delà de la haine. Il est tellement l'Ennemi, tellement l'identique de ce LUCIFER qui fut nommé Prince des Ténèbres, qu'il est à peu près impossible — fût-ce dans l'extase béatifique — de les séparer...*⁵⁰ Et dans les ténèbres, de nouveau doit éclater le nom maudit : *On ne sait pas ce que peut contenir cet interminable champ de mort qui est devenu notre frontière. Toujours est-il que les barbares ne parviennent pas à la franchir. Dieu voudra peut-être que du milieu de tous ces guerriers immobiles surgisse tout à coup*

nécessairement représenté du même coup par l'un et par l'autre, par le meurtrier aussi bien que par la victime, par celle-ci qui est sans gardien et par celui-là qui n'est le "gardien" de personne, dans Le salut par les Juifs, O., t. IX, Mercure de France, 1983, pp. 56-57.

⁴⁴ *L'Âme de Napoléon*, p. 273.

⁴⁵ *Le Sang du Pauvre*, op. cit., p. 93.

⁴⁶ *La Femme pauvre*, O., t. VII, 1972, p. 118.

⁴⁷ *Constantinople et Byzance*, O., t. V. 1966, p. 172.

⁴⁸ *Le Désespéré*, p. 38.

⁴⁹ Dans *Le Salut par les Juifs*, p. 62, qu'on me permettra de citer largement : *Il se nomme peut-être Judas, mais les Séraphins qui sont les plus grands des Anges ne pourraient pas prononcer son nom.*

[...]

Rien ne le sauverait. Ni les supplications de Marie, ni les bras en croix de tous les Martyrs, ni les ailes déployées des Chérubins ou des Trônes... Il est donc damné, et de quelle damnation !

— J'en appelle ! dit-il.

Il en appelle !... A ce mot inouï les astres s'éteignent [...], la Face même du Juge s'obscurcit. Les univers sont éclairés par la seule Croix de Feu.

— *A qui donc en appelles-tu de Mon Jugement ? demande à ce réprouvé Notre Seigneur Jésus-Christ.*

C'est alors que, dans le silence infini, le Maudit profère cette réponse :

— J'en appelle DE TA JUSTICE A TA GLOIRE !

⁵⁰ *Le Salut par les Juifs*, op. cit., p. 75.

*l'Exterminateur dont nul ne peut dire si c'est un vivant ou si c'est un mort.*⁵¹ Adversaire surnaturel de la Fin des Temps, que Léon Bloy ne commet pas l'erreur d'identifier à tel ou tel personnage de chair, comme par exemple Napoléon ; de celui-ci, Bloy écrit : *Il n'était donc pas le monstre qu'il aurait fallu pour la guerre intégrale, apocalyptique, avec toute ses conséquences, l'abîme de guerre invoqué par l'abîme de turpitude et ce n'est évidemment pas de ce démon qu'il aura été le précurseur.*⁵² Et encore, cet Adversaire viendra pour Dieu ou contre Dieu, on n'en sait rien. Mais il sera certainement l'Homme attendu par les bons et les méchants, Missionnaire surnaturel de joie et de désespoir que tant de prophètes ont annoncé, que les cris des bêtes craintives ou féroces ont prévu, aussi bien que [...] la clameur des gouffres ou l'épouvantable exhalaison des charniers, — depuis la Désobéissance du Patriarche de l'Humanité.⁵³ Léon Bloy emprunte même aux prophéties de Mélanie leurs sombres images : *Ce sera pendant ce temps que naîtra l'antéchrist, d'une religieuse hébraïque, d'une fausse vierge qui aura communication avec le vieux serpent, le maître de l'impureté [...] ; en naissant, il vomira des blasphèmes, il aura des dents ; en un mot ce sera le diable incarné.*⁵⁴

Et que peut annoncer la venue de l'Adversaire, si ce n'est la venue du Christ, attendue par les gémissantes cohortes des orphelins ? Superbement, Bloy écrit : *La fin du siècle, d'ailleurs, est proche. Les écluses des nouveaux destins vont s'ouvrir. Toutes les expériences ont été faites, les futailles de la vieille sagesse humaine sont irrémédiablement défoncées, on agonise de soif et de nostalgie sous le cadenas des législations sans merci [...], et tous les êtres capables de volonté ou d'adoration implorent à deux genoux l'élargissement divin.*⁵⁵ Parlant du fils mystérieux de Louis XVI : *Ne fallait-il pas aussi qu'il y eût, en l'étrange 19^e s., cette préfiguration mystérieuse de QUELQU'UN qui doit, aux temps révolus, se cacher sous l'affreuse guenille des hommes, au ras de leur fange, en plein cloaque de leur purulence ou de leur malice, pour en être mieux outragé, et que les plus viles canailles regarderont avec horreur, en lui disant : "il ne reste plus en toi un atome de la ressemblance de Dieu" — jusqu'à l'heure irrévélable où cet étranger fera palpiter les cœurs des morts en criant son NOM ?*⁵⁶ Bloy s'exclame, toujours plus avide d'une Présence qu'il appelle de toute son âme, se souvenant très probablement des mots de Joseph de Maistre qu'il a beaucoup lu⁵⁷ : *Mais quand donc se manifestera-t-il enfin, le Dieu vivant, le Dieu adorable de la Crèche et du Calvaire, le Dieu des pauvres soldats qui agonisent dans les tortures, et que personne ne cherche plus ?*⁵⁸ Alors, me demandera-t-on, que reste-t-il ? Absolument rien, répond Bloy, que l'Eucharistie dans les Catacombes et l'attente du Libérateur inconnu que le Paraclet doit envoyer, lorsque le sang des suppliciés innombrables et les larmes de quelques élus auront suffisamment nettoyé la terre. Il est évident pour moi que Dieu se prépare à renouveler toutes choses et que l'accomplissement est proche de cette prophétie apocalyptique.⁵⁹

Qu'importe ! son témoignage n'est pas celui d'un homme qui prévoit, mais d'un homme qui voit, qui est seul à voir ce qu'il voit, les yeux fixés sur ce point de l'histoire, l'index tendu, parmi la foule horrible des badauds...

C'est la grandeur de l'écrivain, inséparable du scandale et du silence⁶⁰ qui sans tarder vont ériger leur bulle protectrice pour que le contentement des idiots soit assuré, leur trouille ménagée et cultivée comme une délicate orchidée, loin, bien loin des méprisables Cassandre de feu le Nouveau Roman qui

⁵¹ Dans les Ténèbres, O., t. IX, p. 320.

⁵² L'Âme de Napoléon, op. cit., p. 301.

⁵³ Ibid., p. 309.

⁵⁴ Celle qui pleure, op. cit., cf. Appendices, p. 229.

⁵⁵ La Chevalière de la Mort, O., t. V, 1966, p. 80.

⁵⁶ Le Fils de Louis XVI, O., t. V, p. 91.

⁵⁷ Voir, dans Les Soirées de Saint-Petersbourg, le Onzième entretien : Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés, éd. De la Maisnie/Guy Trédaniel, 1991, p. 229.

⁵⁸ Méditations d'un Solitaire en 1916, O., t. IX, p. 260.

⁵⁹ Ibid., pp. 284-285.

⁶⁰ Silence déjà pointé par le prophétique Nietzsche : C'est aux époques de grand danger qu'apparaissent les philosophes — lorsque la roue tourne de plus en plus vite [...]. Mais ils surgissent longtemps à l'avance car l'attention des contemporains ne se tourne que lentement vers eux, in Fragments posthumes, été 1872, début 1873, Oeuvres Complètes, Gallimard, t. II^o, p. 177.

tomberaient, si Kierkegaard eût pu goûter l'insipide consommé de leur production, sous le couperet de son ironie : *Faute d'une solution à proposer, l'on doit garder le silence. Si l'on se contente de jeter l'alarme, on se livre à une sorte de brillante oisiveté...*⁶¹ (Et encore ! Suis-je bête de croire que ces autistes bâtisseurs de Lilliput bègues annoncent quoi que ce soit de neuf puisqu'ils se complaisent au contraire dans les marécages de la redite...), c'est la grandeur de l'écrivain de déchiffrer la Nuit, pour apporter du nouveau, pour délivrer, enfin !, du nouveau, pour que la consolante chaleur dévoratrice de l'inlandsis sur lequel de poussifs arpenteurs ont planté leur morne drapeau dissipe le froid de la nuit désertée.

Critique (*Esprits Libres*, numéro deuxième).

— Léon Bloy, *Journal 1 (Le Mendiant ingrat, Mon Journal, Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, L'Invendable)* et 2 (*Le Vieux de la Montagne, Le Pèlerin de l'Absolu, Au seuil de l'Apocalypse, La Porte des Humbles*), édition établie et annotée par Pierre Glaudes, Robert Laffont, coll. "Bouquins".

La réédition du *Journal* de Léon Bloy est un événement, non pas tant pour la poignée de lecteurs perspicaces qui avaient pu en lire le texte, en quatre volumes, procuré par Joseph Ballery au Mercure de France, que pour les nouveaux lecteurs que va toucher sans aucun doute la large diffusion dont bénéficient les titres de la collection "Bouquins". Guy Schoeller, directeur de cette excellente collection, est un homme éclectique, capable de promouvoir les œuvres d'auteurs du Moyen Âge, d'Edgar Poe ou de Lovecraft, des soeurs Brontë ou de Léon Daudet, le fils prodigue d'Alphonse, crétin que ne goûtait guère Bloy, l'auteur de *Tartarin* ayant prétendu un jour ne pas connaître Bloy autour duquel se resserraient déjà les mailles étanches de la "conspiration universelle du silence". Pour sa part, Pierre Glaudes, responsable de cette nouvelle édition (plutôt que réédition, puisque ce texte a bénéficié de la publication du premier volume du *Journal* inédit de Bloy, chez L'Âge d'Homme), est un très grand spécialiste de l'auteur de *L'Âme de Napoléon*, qu'il préface ici superbement et très finement⁶². Quoi qu'il en soit, la lecture ou la relecture de cette oeuvre grandiose est un séisme dans le monde lilliputien des actuelles productions littéraires. Allez donc faire un tour au rayon littérature d'une quelconque FNAC, afin de vous délecter du spectacle : au rayon des nouveautés, le portrait du "mendiant ingrat" semble fixer les auteurs racoleurs qui osent étaler leurs oeuvres infectes près de son *Journal* de l'âme, et réduire leur verbiage aigre à un mince filet limoneux, qui s'évaporerait sous la chaleur de l'astre bloyen, dont le spectre étonne encore les spécialistes : de la dureté, de l'ironie, de la fureur, de l'imprécation, de la grâce, une soif furieuse de Dieu, du désespoir et de la misère, ce sont les éléments lourds qui composent l'étonnante singularité astronomique, effondrée sous son propre poids, comme s'il s'agissait d'un de ces trous noirs invisibles. Mais l'astre lourd, l'étoile super-massive a un autre secret : tous ces éléments exotiques éclairent les somptueuses drapures de la nébuleuse de l'Aigle qui, en réfléchissant leur lumière acérée, fait baigner dans ses vaporeuses dentelles les jets âpres de l'écriture bloyenne. C'est que, le croirez-vous, la violence, chez cet auteur, n'est pas première ; le sont en revanche le regret, l'imprescriptible nostalgie du royaume perdu, mais surtout, l'attente — énorme, puisque ses cris résonneront jusqu'à la dernière heure de Bloy, mort le 3 novembre 1917 — du retour de l'homme providentiel, saint ou démon, ange ou bête dont *Le Salut par les Juifs* nous donne le saisissant et mystérieux portrait, qu'un instant, Bloy, compagnon d'une prostituée (dans le milieu des années 1880) du nom d'Anne-Marie Roulé, qu'il convertit et qui lui donna en échange la clé des visions qui allaient la faire sombrer dans la folie, pensera n'être autre que lui-même. C'est le secret de Bloy, éventé en partie par le verbiage paraclétien de Huysmans dans son *Là-bas*, néanmoins aussi

⁶¹ *Le livre sur Adler*, (écrit en 1846, mais non publié du vivant de l'auteur), *Oeuvres Complètes*, éd. de L'Orante, t. XII, 1983, p. 12.

⁶² Je relève toutefois une étrange erreur, page 42 de son *Introduction* ; parlant de l'Inconnu que Bloy a attendu tout au long de sa vie, Pierre Glaudes écrit : *Ce personnage sublime, qui ne peut être saisi que par la négation ou par l'indéfini, relève à l'évidence de la logique du neutre, qui est proprement celle de l'utopie.* Non ! Cette tentative n'est pas celle qui déboucherait sur une espèce d'entité politico-sumaturelle neutre, mais celle, apophatique, qui tente de focaliser l'attention des lecteurs sur le paradoxe absolu, c'est-à-dire l'alliance rigoureuse du oui et du non. *Le neutre* n'exige jamais le *saut dans la foi* qui, selon Kierkegaard, dénouait le noeud gordien de la catégorie du paradoxal.

impénétrable que celui de Kierkegaard, l'un et l'autre ayant déchaîné une folie de commentaires plus ou moins intelligents. Quoi qu'il en soit, la nostalgie de Bloy est une attente, ou plutôt, elle est ce que je pourrais appeler la *nostalgie du futur*, puisque pour l'auteur le temps qui gouverne nos destinées n'est rien de plus qu'une illusion du Démon, qui a figé le monde immédiatement après la Faute. De sorte que la lecture de son *Journal*, j'expose ce paradoxe révélateur de l'exégèse bloyenne, lecture faite par l'un de nos lecteurs qui sans doute n'a jamais rien su de Bloy jusqu'à ce qu'il parcoure ces lignes et qu'il en sorte retourné comme un gant, a peut-être favorisé, dans sa lutte contre les Anglais, les efforts de la Pucelle ou ceux du géant Napoléon, ou peut-être même, j'ose cette folie, a permis la naissance de Bloy à la vie érémitique et prophétique qui fut la sienne, ou encore, a permis que tel illustre mécréant, au soir de sa vie impie, trouve enfin le repos consolateur. L'écriture de Bloy qui se moque du temps comme elle se moque de la racoleuse "modernité" et de ses corollaires assassins que sont l'idée de progrès, de réussite sociale et de morale, je pourrais la définir comme une gigantesque entreprise de déchirement du voile : le temps n'est rien, mais le mal aussi, pourtant déchaîné dans le paroxysme de la Première Guerre, que Bloy ne pense être que le prodrome de la Grande Tribulation qui se prépare, mais, tout autant, la raillerie des hommes, leur mépris, la haine que les contemporains de l'écrivain déversèrent à gros bouillon saumâtre sur la tête de ce pèlerin du Silence. Les mépris de Léon Bloy sont devenus légendaires, ainsi que ses pages flambantes d'une haine surnaturelle contre Huysmans — un temps son ami —, Péladan, Bourget ou Zola qui fut, aux yeux de l'auteur du *Désespéré*, le puits de toutes les avanies, l'immense loupe concentrant dans le foyer de son coffre-fort les rayons d'une gigantesque sottise alliée aux mérites d'un flair sans pareil pour écouler par milliers les titres baveux de son répertoire à l'insignifiance de boutiquier. De cette haine, mais aussi de cette grandeur de vue, de ce génie de l'écriture, je pèse mes mots, qui fut probablement unique dans l'histoire des Lettres, Huguenin est né (celui, pamphlétaire et logocrate, du superbe *Journal*), mais aussi, mais bien sûr Bernanos, qui lui dédia un texte émouvant (*Dans l'amitié de Léon Bloy*), ayant découvert la prose de ce Georges Darien apostolique dans les tranchées de l'Avant, où il pataugeait en regardant fixement la prunelle furieuse de son abbé Donissan. Hadjadj ou Lapaque, qui l'a lu et oublié, mais aussi Marc-Édouard Nabe se réclament d'une aussi noble lignée, bien qu'ils n'égalent d'aucune façon la hargne de cet imprécateur né, qui écrivait, le 3 septembre 1893 : *Ma colère est l'effervescence de ma pitié...* Que voulez-vous, ces surgeons frénétiques, aussi sincères qu'ils paraissent, auraient bien de la peine à fouailler les profondeurs d'une âme aussi véhémement que celle de Bloy, écrivant, le 19 mars 1900, dans le second volume de son *Journal* : *Je ne sens rien en moi que la présence, à une profondeur où je n'ose descendre, d'un sombre lac de douleurs dont les vagues me submergeront peut-être à l'heure de mon agonie.* Kafka le comparait aux prophètes du vieil Israël, qui secouaient leurs pieds harassés par la marche dans les déserts sur le seuil des demeures riches et avaries de la Parole, en plaçant toutefois ces dangereux contempteurs de la lâcheté d'Israël dans les rangs des admirateurs, applaudissant ce Lacordaire à la muflerie incandescente. Borges, lui, génial et subtil entomologiste, écrivain pourtant au nadir de ce zénith de violence, déclarait le goûter plus qu'aucun autre, avec Carlyle ou Poe. Mais qu'importe, au demeurant, les paternités spirituelles, qui constituent la trame réelle du monde invisible ; qu'importe encore que je rapproche Bloy d'autres noms, qu'il goûta et tenta de propager dans les ornières des consciences de ses contemporains, le plus souvent engorgées par les immondices et la plus veule des médiocrités : Barbey d'Aurevilly qui fut son mentor littéraire, Villiers de L'Isle-Adam qu'il aima jusqu'à la mort misérable de l'auteur des *Contes cruels*, Lautréamont qu'il découvrit presque le premier, Ernest Hello qui fut son frère en souffrance et en génie⁶³, ces écrivains et quelques autres moins connus furent les vrais compagnons de Bloy. C'est que Bloy, comme n'importe quel autre grand écrivain, est un inclassable. Le cliché fuligineux et stupide d'un Bloy antisémite⁶⁴ et réactionnaire traîne dans toutes les urinoirs de la bêtise irréparable. Sur la première fausse critique, laissons l'auteur du Salut par les Juifs répondre dans l'une de ses lettres : *L'antisémitisme, chose toute moderne, est le soufflet le plus horrible que Notre-Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours ; c'est le plus sanglant et le plus impardonnable, parce qu'il le reçoit sur la Face de sa Mère de la main des chrétiens.* Sur la seconde, pour les petits desservants qui fréquentent — encore — les cercles étriqués de l'Action Française, Bloy est sans aucune ambiguïté lorsqu'il écrit des catholiques

⁶³ C'est dans ses textes somptueux regroupés dans un ouvrage posthume publié en 1918, *Dans les ténèbres*, que Léon Bloy se rapproche le plus du style et des visions de Hello.

⁶⁴ Sur cette question douloureuse, une excellente mise au point nous est donnée par l'article de Denise Goitein, "Léon Bloy et les Juifs", Cahier de l'Herne, n° 55, *Léon Bloy*, Paris, éditions de l'Herne, 1988, pp. 280-294.

monarchistes, dans ses remarquables *Méditations d'un solitaire en 1916*, qui rêvent de je ne sais quelle restauration de la vieille bâtisse royale, où une niche à chien de garde serait offerte à Notre Seigneur Jésus-Christ⁶⁵, qu'ils sont à ranger dans le même sac — celui de la plus crasse nigauderie — que les prélats ralliés lesquels, comme le cardinal-archevêque de Paris, Mgr Amette, déroulent un tapis rouge (c'est le cas de le dire !) aux partisans de l'Union Sacrée : une fois la guerre terminée et gagnée, la République qu'ils idolâtres naïvement saura répondre convenablement à leurs rêves sots d'entente cordiale. Ces pitoyables socialistes de la Grâce font partie, selon l'auteur (23 septembre 1910, *Le Pèlerin de l'Absolu*), du monde religieux moderne s'efforçant [...] de prolonger un passé défunt dont Dieu ne veut plus.

⁶⁵ *Méditations d'un solitaire en 1916*, Paris, Mercure de France, 1983, p. 284.